

La musique dans des conditions pauvres

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 41, numéro 5 (245), octobre 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32604ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1999). La musique dans des conditions pauvres. *Liberté*, 41(5), 62–64.

Rêverie

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

LA MUSIQUE DANS DES CONDITIONS PAUVRES

Nom de famille : Moll — prédestiné à la musique. Prénom : je l'ai oublié. Moll était élève de terminale au collège où je travaillais pour payer mes études. Cheveux plaqués en arrière à la façon d'avant-guerre, figure très longue, lunettes, blouse grise qui lui donnait l'air d'un commis d'épicerie — voilà ce dont je me souviens. Et, seul entre les mortels du collège, Moll étudiait l'orgue.

Le collège s'occupait peu de musique, ou exclusivement de la musique des sphères. Surmonté d'un observatoire, il était tourné vers les étoiles. On n'y avait jamais entendu de piano. On se souvenait du clairon dont un professeur original jouait aux petites heures sur le terrain de football, mais il était parti. Les mélomanes étaient aussi rares que les interprètes. On en connaissait un, monsieur Metz, Alsacien énorme et rubicond, comptable à la retraite qui montait de la ville à vélo pour faire bénévolement les comptes de l'institution. C'était un toqué de Wagner. En général, les toqués de Wagner n'aiment que lui, Wagner leur est un univers complet, autosuffisant, et c'était son cas. Il connaissait tous les personnages des opéras, et on le fuyait pour ne pas se les faire servir chaque fois qu'on avait le malheur de le croiser dans le hall. Ça pouvait durer des heures, après une suite d'exclamations tonitruantes et extasiées : « Ah mon ami ! Vâkneu, si fous safiez, Vâkneu, mon ami, et Bayreuth, ah si fous safiez !... » On avait beau lui dire

qu'on savait, on était sûr qu'il allait se lancer dans la *Tétralogie* et tout le reste et qu'on aurait hâte qu'arrive *Le Crépuscule des dieux*, au bout d'un océan d'ennui. Sans compter que son exaltation montait constamment, qu'il devenait de plus en plus rouge et qu'on craignait l'apoplexie. L'instant le plus dangereux pour sa santé était l'entrée de Lohengrin tiré par le cygne. Il s'imaginait dans la barque sans se rendre compte qu'avec lui à bord, elle aurait coulé.

Voilà pour le paysage musical du collège.

Le pauvre Moll arrivait là comme un martien.

Pensionnaire, il lui fallait recevoir sur place l'organiste qui lui donnait des leçons — les parents insistaient —, et comment donner des leçons d'orgue sans piano ? Il est rare que les écoles n'en possèdent pas un vieux, qu'on retape pour les spectacles du mois de juin, mais là, rien. Épineuse question pour le collège : il fallait se procurer un piano.

On en trouva un qui avait piteuse mine et on le plaça à l'écart, dans un petit local sombre, pour qu'il dérange le moins possible. Comme on n'avait pas d'argent pour le remettre en état, on l'abandonna tel quel aux mains de Moll.

Au début, Moll ne se fit pas remarquer du tout. Il s'exerçait entre midi et une heure et devait répéter des petits morceaux qui n'attiraient pas l'attention. Mais un jour...

Un jour — était-ce en hiver, au printemps, et en quelle année ? —, quelque chose d'extraordinaire se produisit. En passant dans le couloir, j'entendis s'élever du local une merveilleuse musique. Si on m'avait demandé de mettre un nom dessus, j'aurais été bien en peine. C'était une musique terreuse, un piétinement, un violent arrachement et une envolée, et une retombée, et une nouvelle envolée. Moll s'arrêtait toujours au même endroit où il butait et reprenait inlassablement. J'écoutai plusieurs

midis derrière la porte, sans oser entrer, puis j'allai demander à Moll le nom du morceau.

C'étaient les premières pages de la toccata dorienne.

Les midis des semaines qui suivirent, je ne fus plus seul à écouter dans le couloir. On s'y pressait sans bruit de peur que Moll n'arrête de jouer.

Son bac en poche, Moll quitta le collège peu après. Est-il arrivé un jour au bout de la dorienne ? Sa musique des sphères m'avait atteint aussi profondément que celle des étoiles.

Plus tard, chaque fois que j'ai écouté la dorienne sur disque, dans l'interprétation d'Helmut Walcha, ou à Paris, le jour où j'ai entendu Jean Guillou, qui préparait un concert à Saint-Germain-des-Prés, lancer les premières pages avec un élan inouï, j'ai repensé au petit local sombre, au piano délabré et au commis d'épicerie Moll. Dans des conditions pauvres était venue à moi la grande révélation musicale de ma vie.